

## UN PEU DE TOUT.

Voici, lectrices, une recette infallible pour éloigner les importuns. Vous le devez aux jeunes filles de Louisville. Lorsque ces demoiselles sont fatiguées des hommages de leurs adorateurs, pour les éloigner, elles mangent de l'oignon. Il paraît que le jeune homme le plus épris n'y résiste pas. Si vous en doutez, essayez.

L'autre soir, un habitant de Freetown, Angleterre, a mis sa femme en vente, "après l'avoir dûment annoncé." Il y eut trois offres de faites : 4, 6 et 8 chelins. La femme fut adjugée au généreux auteur de la dernière offre. Cet "article" d'un nouveau genre fut livré le même soir.

Pour sortir de Paris en ballon, il faut payer quatre cents piastres de passage.

Une règle peu utile c'est la division dans des familles.

Les gens qui ne font que parler de leurs sentiments n'éprouvent ordinairement pas de sentiments profonds. Car, moins il y a d'eau dans la bouilloire et plus cette eau entre vite en ébullition.

Problème.—Quelle est la famille la plus hostile à la société, celle qui garde un perroquet ou celle dont un des fils apprend à jouer du cor de chasse?

Un vieux garçon disait l'autre jour : "j'aime mieux faire rire de moi parce que je ne suis pas marié que de devenir incapable de rire en me mariant."

Un homme voyant passer une dame dont la toilette était d'une richesse inouïe, s'écria : "Que cette dame est bien tapissée!"

Pendant le dernier recensement, chez nos voisins, une femme s'efforçait de prouver qu'elle n'avait que 108 ans, en disant qu'elle avait une petite fille âgée de 90 ans seulement!!

Un français ayant été vu examinant avec soin les fossés d'une forteresse Allemande fut arrêté comme espion : le français prouva son innocence en exhibant son mouchoir qui contenait trois douzaines de grenouilles.

Ce pauvre homme cherchait tout simplement des grenouilles.

On dit que l'empereur, lors de la visite que lui rendit le général Boyer à Wilhelmshöhe, fit des remarques amères sur le changement des Parisiens à son égard. Comme tout le monde le sait, l'enthousiasme des Parisiens était si grand lorsque la guerre fut déclarée qu'ils en importunèrent presque Napoléon. Voici ce que dit celui-ci : "lorsque je partis pour l'armée, j'avais l'intention de passer par Paris ; mais le préfet de Police m'assure que l'enthousiasme des Parisiens était tel, que si j'allais à Paris, ils s'attelleraient eux-mêmes à une voiture, me promèneraient par les rues, etc., etc. Ce fut pour cette raison que je changeai de résolution. Et maintenant vous voyez ce même peuple servir avec le même enthousiasme quelques héros de rues." La Gazette de Cologne fait remarquer que dans le temps, l'on croyait que Napoléon ne voulait pas passer par Paris dans la crainte de quelque démonstration en faveur de la paix.

## UN MARI DECOURAGÉ.

Henry Stumher est accusé d'assaut sur sa femme. La Cour l'interroge. Il commence par raconter l'affaire : M. Stumher.— Nous étions couchés ma femme et moi, lorsqu'elle se mit à me dire des choses tout à fait décourageantes, oh! décourageantes, par exemple qu'un homme,.... enfin suffit, je m'entends!

LA COUR.—Mais pourquoi l'avez-vous frappée!

M. STUMHER.—Je lui ordonnai d'aller faire du feu et elle ne voulut pas m'obéir!

LA COUR.—Pourquoi n'allez-vous pas vous-même faire du feu?

M. STUMHER.—Quoi! est-ce que j'ai besoin d'une femme qui ne veut pas me faire de feu.—Elle devait m'en faire. Jamais je ne ferai de feu pour une femme. Oh! c'est décourageant!

LA COUR.—Ce n'était pas une raison pour battre votre femme.

M. STUMHER.—Je vous l'ai dit : j'étais découragé. Je pris une chaise et un bâton et je lui lançai le tout à la tête; mais j'étais découragé!

LA COUR.—M. Stumher, admire votre franchise, mais ne peut excuser votre conduite. Je vous condamne à \$5.00 d'amende et les frais.

## DES INCONVÉNIENTS QU'IL PEUT Y AVOIR À RÉVER.

Un habitant du Comté de Muskingum, dans l'Ohio, avait passé toute sa journée à chasser un ours. La nuit, il se mit à rêver qu'il l'avait acculé son ours et que là il l'avait tué. Les cris de sa femme le réveillèrent, et juger de son horreur, lorsqu'il s'aperçut qu'il venait de tuer sa petite fille âgée de 8 ou 9 mois.

## UN COMBAT AVEC UN LOUP.

Un correspondant écrit dans un journal du Haut-Canada : "Je ne savais pas que ces animaux s'attaquaient à l'homme; mais j'ai changé d'avis, et je n'oublierai jamais ce qui m'est arrivé près des frontières du Missouri. J'étais à cheval et j'allais bien tranquillement lorsque tout à coup j'aperçus un très-gros loup qui venait de l'Ouest et qui paraissait fort excité par la faim. Je me préparai à le recevoir et comme je n'avais pas d'armes à feu, je me cassai un bâton qui me fut de peu d'utilité; car je le brisai du premier coup sur la tête du loup. Celui-ci s'attaqua alors aux jambes de mon cheval, qui goûtant peu ce jeu là, me fit passer par-dessus sa tête et me jeta à peu près dans la gueule du loup. Ma position était critique, l'on en conviendra, cependant, je ne perdis pas espoir; je pris mon chapeau et le jetai dans la gueule du loup. Ce moyen me réussit au-delà de toute espérance; car le loup me laissa presque aussitôt après. Craignant qu'il ne revint, vous pouvez croire que je m'éloignai avec rapidité, trop heureux de m'en retirer à si bon marché." Trad. par A. C.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Eh bien! vous connaissez intimement les époux Bernard, vous êtes au courant de tout ce qui se passe chez eux, vous voyez tous les gens qui s'intéressent activement à l'affaire en question...

—Après? demanda le propriétaire de l'avocat Danton.

—Continuer à vous mêler de tout cela, et quand j'aurai le plaisir d'aller vous voir, vous me raconterez tout ce que vous saurez... Vous comprenez? ajouta vivement l'employé. Une démarche inconséquente pourrait faire surgir les plus graves difficultés entre le roi de France et le roi de Prusse... Il faut que nous soyons au courant de tout... et, en plaçant en vous deux la confiance de Monseigneur, j'espère lui prouver un jour que j'ai sagement agi. Puis, en le servant bien, vous éloignerez toute pensée d'indiscrétion de votre part, et si jamais la chose s'abrutait, votre conduite deviendrait une barrière entre vous et la Bastille.

—C'est juste! dit le bonnetier.

—Je comprends très-bien, ajouta le futur échevin.

—Donc, quand M. Fouché va venir vous prendre pour aller chez Bernard...

—Ah! mon Dieu! s'écria M. Gorain, vous m'y faites penser! J'avais totalement oublié... Qu'est-ce qu'il faudra que nous fassions?

—Mon Dieu! vous conduirez M. Fouché chez Bernard, et quand vous serez seuls avec le teinturier, vous l'engagerez à cesser toute poursuite, voilà tout... D'ailleurs nous nous reverrons; mais je vous quitte, voici huit heures et demie qui sonnent, j'ai un rendez-vous dans ce quartier... Au revoir, mon cher échevin! au revoir, monsieur le fournisseur breveté!

—Echevin! fit M. Gorain en se redressant.

—Fournisseur de Monseigneur! dit le bonnetier en se carressant le menton.

M. Roger s'était levé et avait serré les mains que les deux bourgeois tendaient vers lui. Il fit un dernier geste, et traversant le café, il gagna la porte donnant sur les arcades de la galerie, laissant MM. Gorain et Gervais partagés entre deux sentiments bien contraires : celui de la vanité chatouillée et celui de la crainte des cachots de la Bastille.

En franchissant le seuil du Café-Mécanique, l'employé du ministère se croisa avec Fouché, lequel entra dans l'établissement à la mode.

## V.—La rue du Chaume.

En 1785, en face de ce magnifique hôtel de Soubise devenu depuis l'hôtel des Archives, et occupant le centre du côté droit de la rue du Chaume, se dressait une demeure presque aussi somptueuse que celle que nous venons d'indiquer, mais dont l'aspect général offrait à l'œil quelque chose de sévère et de triste. Deux pavillons, deux ailes donnant sur la rue de chaque côté de la massive porte d'entrée, se reliaient à l'extrémité d'une vaste cour, au corps de logis principal, fort beau bâtiment construit en pierres et en briques dans le style des édifices entourant la place Royale et rappelant le règne de Louis XIII.

Le temps avait rendu brunes les briques et noires les pierres.

Deux étages de fenêtres énormes, et décelant la hauteur majestueuse des pièces intérieures, couraient autour de ces deux ailes de ce grand bâtiment.

Un toit aigu, en ardoises, recouvrait le tout et ne contribuait pas peu à donner une apparence lugubre à cette habitation évidemment seigneuriale.

Nous nous sommes servis du mot lugubre et nous ne rétractons pas cette expression qui peint à merveille le caractère de la maison devant laquelle nous conduisons le lecteur, le soir même du jour où nous avons été déjà avec lui à Versailles pour le faire assister aux différents événements racontés dans les précédents chapitres.

Il était neuf heures : la nuit (nous sommes en juillet), la nuit avait à peine jeté ses voiles sur la capitale du royaume, mais le peu de largeur de la rue du Chaume refusant passage aux dernières lueurs de la lumière expirante, avait déjà plongé cette partie du quartier Marais dans une obscurité profonde. L'hôtel situé en face de Soubise paraissait, à en juger extérieurement, muet et désert. Aucun rayon lumineux ne s'échappait des fenêtres dont les coterevents étaient hermétiquement fermés en dépit de l'heure peu avancée et de la chaleur étouffante que la brise du soir commençait à peine à combattre.

La grande porte était close et aucun valet ne projetait son ombre dans la cour silencieuse.

On eût dit que cette maison si grandiose était veuve de tous ses habitants, et le contraste qu'elle présentait avec l'hôtel de Soubise, brillamment animé, faisait encore paraître plus morne le silence dans lequel elle était plongée et plus épaisse l'obscurité qui régnait dans sa cour.

La rue du Chaume elle-même était noire et solitaire : l'entrée principale de l'hôtel de Soubise, donnant sur la rue du Paradis, ne lui communiquait que vaguement l'animation que nous venons de signaler.

A peine, de temps à autre, quelques piétons faisaient-ils résonner sous leurs pas le pavé luisant de la rue. Cependant, si quelqu'un de ces rares promeneurs se fût avisé de revenir sur la route après avoir franchi les deux premiers tiers de la voie étroite, il eût remarqué tout à coup la présence de deux personnages devant lesquels il avait certainement dû passer, mais qu'il n'avait pas pu voir à cause du soin avec lequel ils dissimulaient leur individu et qui, la rue redevenue libre, reprenaient possession de la chaussée après avoir quitté la partie de la muraille dont l'ombre protectrice les avait cachés momentanément à tous les regards.

L'un de ces deux personnages était vêtu de noir des pieds à la tête; mais ses vêtements, évidemment de deuil, présentaient cette coupe particulière qui fait reconnaître l'habit de livrée sans qu'il soit besoin de sa nuance ordinairement éclatante.

L'autre paraissait être un pauvre ouvrier, tant son costume était délabré et son aspect misérable.

Tous deux causaient à voix basse, se tenant en face l'un de l'autre, mais la tête légèrement penchée, l'une à droite, l'autre à gauche, ce qui leur permettait à chacun d'explorer chacune des deux extrémités de la rue.

A moment où nous arrivons près d'eux, cette conversation, commencée probablement depuis quelques instants déjà, semblait toucher à son terme, car l'un et l'autre paraissaient sur le point de se faire leurs adieux.

—Donc, disait l'ouvrier à voix basse, c'est bien compris.

—Parfaitement! répondit l'homme vêtu de noir.

—Vous ne partirez pas cette nuit?

—Je trouverai un prétexte.

—Qu'il soit surtout ingénieux et naturel, car s'il faut retarder le départ jusqu'à après-demain, il ne faut pas qu'on puisse avoir le plus léger soupçon!

—Rapportez-vous-en à moi, je me charge de tout!

—Quant à ce qu'il y aura à faire demain soir, reprit l'ouvrier après un moment de silence, vous n'avez oublié aucun détail?

—Aucun...

—Demain, souvenez-vous que nous ne devons plus être l'esprit qui commande!

—Non! interrompit l'homme en deuil, mais seulement le bras qui agit.

—Cela est bien essentiel pour l'avenir en cas de danger.

—Aussi est-ce compris.

—Donc... à demain, même heure...

—A demain! mais si j'avais à vous parler cette nuit?

—Vous me trouverez, après minuit, à l'Enfer!"

Les deux causeurs se séparèrent après avoir échangé un dernier signe mystérieux : l'ouvrier se mit à marcher dans la direction de la rue du Grand-Chantier et son interlocuteur gagna lestement l'entrée de l'hôtel de sombre apparence.

Poussant une petite porte batarde, percée dans la muraille auprès de la grande et qui était entrouverte, il entra dans la cour au moment où le second personnage tournait l'angle de la rue du Chaume.

La rue demeura déserte : la conversation que nous venons de rapporter avait été échangée un peu au-dessus de la seconde aile du noir bâtiment, au pied d'une haute muraille, laquelle devait enclore le jardin de l'hôtel, car on voyait au-dessus d'elle se balancer les cimes de grands arbres dont les rameaux touffus se projetaient jusque sur la rue.

A peine les deux causeurs eurent-ils complètement disparu, qu'un faisceau d'énormes branches sous lequel ils s'étaient tenus, comme dans l'endroit où l'ombre s'offrait la plus protectrice, s'agita faiblement bien qu'aucun souffle n'anima l'atmosphère.

Cette animation étrange devint progressivement plus vive précisément au-dessus de la crête du mur; le feuillage s'écarta légèrement, deux prunelles brillèrent soudainement dans l'ombre, et une grosse tête surgissant entre les rameaux verts, expliqua ce phénomène par sa présence inattendue.

La tête se pencha discrètement en avant, examina avec un soin extrême la rue à droite et à gauche, puis comme celle-ci était absolument déserte et qu'aucun bruit lointain ne décelait la présence d'un passant, l'une des branches se courba davantage et un homme apparut tout à coup à califourchon sur le chaperon de la muraille.

Sans hésiter, cet homme ramena d'un mouvement rapide ses deux jambes du côté de la rue et, se suspendant à la force des poignets, descendit de sa position dangereuse avec une véritable agilité d'écureuil.

En deux secondes, il fut de la branche sur le pavé de la rue du Chaume.

"Caramba! fit-il en lançant autour de lui un nouveau coup-d'œil investigateur. J'ai la boussole affalée dans la vase qu'on-dessus de la flottaison! Quel gâchis!... demain... après-demain... il faut... il faut pas... vous savez!... l'esprit... le bras... et tout le tremblement! Je veux redevenir mousse si j'y comprends quelque chose! et dans tout ça, pas un mot de mes lieutenants, toujours, c'est ce qui me donne une ombelle!... Mais j'ai la cervelle chavirée, quoi! Qu'est-ce qu'ils voulaient dire, ces deux caïmans-là?... Rien de propre à coup sûr, mais n'empêche! j'aurais été flatté de savoir..."

Et l'écouteur indiscret des deux causeurs qui venaient de disparaître, fit quelques pas en avant dans la direction de la rue du Grand-Chantier par laquelle s'était élancé l'homme vêtu en ouvrier, mais s'arrêtant tout à coup et se frappant rudement le front du plat de sa main droite :

"Minute! reprit-il. Oriente un peu! Mettre le cap sur l'obrius qui vient de filer son nœud et chercher à lui donner la chasse dans ce gueusard de Paris, c'est comme qui dirait chercher un bout de grélin dans la soule aux cordages. Je courrai des bordées de-ci et de-là sans retrouver la route... Oriente, que je dis, oriente! C'est sur l'autre qu'il faut peut-être mieux jeter le grappin! Allons, gabier! un quart de nuit, pour être le premier à crier : voile!"

En explorant encore la rue vers ses deux extrémités, le matelot se rapprocha de la muraille, enfonça ses doigts nerveux dans les interstices des pierres dégradées par le temps et, avec une facilité aussi grande que celle avec laquelle il était descendu l'instant auparavant, il regagna la crête du mur.

Saisissant une branche noueuse, il s'élança sur le tronç d'un vieux chêne et se laissa glisser ensuite sur le sable du jardin.

Il était alors à peu de distance du corps de logis : s'avançant avec précaution, il atteignit les abords d'une vaste pelouse qu'éclairait en plein un rayon de la lune. Suivant la ligne d'ombre que les massifs portaient énergiquement autour du terrain gazonné, il fit le tour de la pelouse et se trouva bientôt sur le seuil d'un petit pavillon de verdure construit précisément en face de l'édifice.

De ce poste, Mahurec embrassait bien l'ensemble de cette partie de l'hôtel donnant sur les jardins, mais il en était évidemment trop éloigné pour surprendre ce qui s'y passait à l'intérieur.

Le lieu qu'il désirait atteindre était une petite allée bordée de caisses d'orangers, laquelle allée courait au pied même du rez-de-chaussée de la maison. Mais pour y arriver, il fallait de toute nécessité traverser cette pelouse que l'astre des nuits inondait alors de sa lumière argentée.

Néanmoins, après quelques instants d'hésitation, Mahurec allait tenter de franchir la distance qui le séparait de l'allée en question, lorsqu'un léger bruit lui fit brusquement dresser l'oreille.

Le sable d'une avenue voisine craquait sous les pieds de promeneurs encore invisibles, dissimulés qu'ils étaient par une charmille épaisse.

Mahurec se ramassa sur lui-même et se blottit dans l'angle le plus obscur du pavillon de verdure.

## VI.—Le cabinet de M. de Niorres.

Si la façade de l'hôtel, dont Mahurec avait si lestement franchi les murs, était silencieuse et sombre sur la cour, il n'en était pas tout à fait de même de la partie donnant sur les jardins.

Deux lumières brillaient à deux endroits différents de ce côté de l'édifice. L'une d'abord éclairait une pièce du rez-de-chaussée des constructions donnant sur la pelouse, puis une autre étincelant à travers les vitres d'une fenêtre située au premier étage.

(A continuer.)